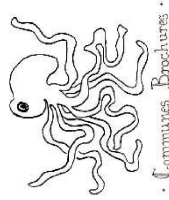


internes, on essaie d'ouvrir des espaces de paroles à partir de l'expérience vécue des gens tout en essayant d'organiser ces moments de manière à ce qu'il y ait déjà une dimension de lutte politique collective. Donc l'idéal, c'est qu'on arrive à pouvoir cumuler cet espace

de réflexion sur les rapports sociaux ordinaires dans le collectif, dans la vie de tous les jours, à des moments où on parle de nos vies pour monter des actions contre le système et contre la domination structurelle.



Pour nous joindre, nous proposer un texte ou être informé.es de nos discussions mensuelles, contactez-nous à editions-communes-brochures@proton.me. Vous pouvez aussi retrouver nos autres textes sur le site communesbrochures.noblogs.org



ENTRETIEN AVEC LE FRONT UNI DES IMMIGRATIONS ET DES QUARTIERS POPULAIRES DU NORD

AUTODIFFENSE DES QUARTIERS POPULAIRES ET LUTTE CONTRE LES OPPRESSIONS CLASSE/RACE/SEXE

Entretien extrait du livre *lutter ensemble* de Juliette Rousseau aux éditions Cambourakis

Le Front Uni des Immigrations et des Quartiers Populaires est un mouvement national né en 2012 composé d'organisations locales ancrées dans différents quartiers populaires et structuré autour d'un principe d'autonomie politique des organisations membre du Front entre elles et vis-à-vis du reste du mouvement social. L'entretien qui suit a été réalisé avec deux membres du FUIQP à Lille, Saïd et Jessy, qui ont partagé le fonctionnement de leur collectif en lien avec les oppressions qui s'y jouent, ainsi que les réflexions qui s'élaborent collectivement dans ce contexte. Celles-ci font écho à beaucoup de questions qui traversent le reste du livre, tant sur le plan des oppressions et de la complexité qu'implique d'agir sur elles dans la pratique politique et d'organisation, que sur le lien à construire entre ce travail, en interne, et la lutte du collectif vers l'extérieur. Et sur ce point précis, ce que la pratique du FUIQP vient confirmer, c'est l'idée que l'un ne va pas sans l'autre : c'est bien le cadre de lutte et de l'action politique qui donne à la transformation de nos façons d'être collectivement face aux dominations son sens et sa force

LUTTER ENSEMBLE

Pour de nouvelles complicités politiques

Juliette Rousseau

pour l'émancipation avec les questions que tu poses. En gros, si on essaie de prendre un peu de recul historique, on peut dire qu'on a eu deux grands moments dans l'histoire des théorisations de l'émancipation. Un premier grand moment qui est la prise de conscience de la dimension structurelle et systémique et donc avec des formes différentes, que ce soit les libertaires anti-étatiques ou le marxisme, on a l'idée d'un combat anti-système, anti-structure. Avec la négation de l'autre pôle qui est : c'est quoi nos rapports sociaux en attendant qu'on ait changé la société ? Cette négation-là, elle a donné naissance à un second mouvement qui est le moment postmoderne, Et je pense qu'on est maintenant dans la phase d'interrogation de ce moment postmoderne. Toute une série de débats, avec à la fois des progrès, mais qui nous ont aussi empêché de construire, sont liés à ce moment postmoderne, où on a tordu la barre de l'autre côté et où on a eu cette idée que c'est d'abord la construction de rapports sociaux égalitaires entre nous qui était la condition pour pouvoir aller plus loin. Résultat, on a eu, dans les dynamiques militantes, des moments où le débat sur ces rapports sociaux était chronophage et où les espaces de lutte finissaient par être uniquement centrés sur eux-mêmes et leurs rapports sociaux. Et du coup, ça empêche de penser le fait que c'est pas deux dimensions entre lesquelles il y a un choix à faire. Nous on le constate au Front Uni, les moments où nos rapports sociaux sont les plus

égalitaires et en même temps les plus chaleureux, c'est tous les moments où on est hyper dynamiques à l'extérieur. Donc ça pose la question de comment on est capables de poser les deux à la fois. Moi, mon problème aujourd'hui, au niveau théorique comme au niveau des pratiques, ce n'est pas de poser la question de la juxtaposition des deux mais du lien indissociable entre les deux.

JESSY : Un des moments où on essaie de faire le lien entre le « nous », c'est-à-dire le local, et la dimension structurelle, c'est à travers nos formations. Je pense par exemple à quand on s'était penchés sur la question du féminisme des quartiers. Le féminisme blanc, bourgeois, de l'Etat, on voit ce que c'est. Une partie du féminisme radical, matérialiste, qui va dans le bon sens, qui serait pas islamophobe ni négrophobe, on voit aussi ce que c'est. Mais du coup, quand on s'est demandé ce que sont les féminismes issus des quartiers populaires et de l'immigration, ce qu'on avait, plus que des références théoriques, c'étaient plein d'exemples de femmes concrètes qu'on a connues qui étaient pour nous des femmes de lutte et donc des féministes. On a des camarades qui se sont chargées de partir de leurs propres expériences pour se raconter. Et donc, c'étaient des espaces d'autoformation qui partaient pas d'un bouquin mais de femmes concrètes et de leurs expériences. Comme ça n'existe pas dans l'offre intellectuelle ou l'offre dominante, dans ces moments-là on va chercher dans les ressources



traditionnels, à la fois en France, des manières de lutter des paysans, prolétaires, ouvriers, mais aussi coupés, par le processus d'assimilation des populations issues des modes de l'immigration, des traditions, des façons de lutter, du langage, de la manière de parler et de lutter, issus des pays d'origine des parents. Ça, c'est vraiment quelque chose qui nous pèse quand, pour lutter contre les dominations d'une part et lutter contre la possibilité de les reproduire en interne, on ne dispose parfois même que des outils de nos maîtres. On a vraiment un besoin de réapprentissage, et au Front Uni, on s'est nourris avec grand plaisir de l'espace qu'on a d'autoformation et d'auto-éducation populaire, les cours de l'école anticoloniale, où on a revisité parfois des auteurs, des pensées de la révolution africaine où ils racontaient leurs propres réflexions pour produire un mouvement révolutionnaire dans des espaces qui étaient dépossédés de leurs propres outils de culture populaire de résistance. Comment c'était de faire un mouvement anticolonial dans des milieux paysans pauvres, non alphabétisés, etc. ? Comment on peut faire pour se réarmer, retrouver de la puissance, de la force, de la dignité ? Sur la base d'outils qui sont les nôtres et qui correspondent à nos propres chemins d'émancipation. Un des constats qu'on fait est que de toute façon, pour des questions de survie, on n'a pas le choix que de réapprendre à fabriquer des processus égalitaires dans nos collectifs. C'est pas une question de

possibilités militantes, juste parce que ça nous intéresse, on peut pas parce qu'on en crève collectivement et structurellement. On en crève dans nos familles et parfois dans nos collectifs de lutte, du coup il y a une espèce d'urgence, qu'on a besoin de poser de manière forte, parce que des fois quand on est déjà abimé par la vie et qu'on s'abîme encore dans des collectifs militants, on a juste envie de renoncer à nouveau. Pas par abandon de poste mais par besoin de se protéger. Sauf que du coup, on se protégeant on risque de se tuer encore plus. Donc pour nous, l'exigence d'émancipation et d'égalité elle est non négociable, mais il faut aussi qu'on prenne en compte qui on est au regard de la taille de nos mains aujourd'hui, et puis de nos cœurs aussi, de ce qu'on est capables de donner. Et ça, c'est vraiment une contradiction avec laquelle on doit faire. On pourra pas forcément la résoudre, on va devoir travailler avec.

ET SUR L'ARTICULATION ENTRE LA NÉCESSITÉ D'AGIR SUR LES OPPRESSIONS À L'INTÉRIEUR DU COLLECTIF ET LA DIMENSION SYSTÉMIQUE, COMMENT VOUS FAITES FACE À ÇA ?

SAÏD : Au Front Uni, on n'a pas de réflexion collective suffisante à l'heure actuelle. Pour te répondre, mais pour dire moi où j'en suis de cette réflexion : ça pose des questions de théorie politique de fond en réalité. Je crois qu'on est au cœur du débat et des limites de nos connaissances sur des combats

4

A QUI REVIENT LA CHARGE D'APPUYER UN TELOU UNE TELLE DANS SON CHEMIN DE DECONSTRUCTION ?

JESSY : Si, à des moments, il y a des blancs qui prennent conscience de la façon dont la domination raciste structure nos blanchités dans les pratiques et les discours etc., faire ce travail de déconstruction en présence des « racisés » c'est juste insupportable en fait, c'est une violence raciste de nouveau. Du coup, ça pourrait être une solution que de le faire entre blancs sauf que ça appelle énormément de vigilance. L'idée que tu peux te déconstruire entre dominants... c'est le coup classique de la non-mixité chez les mecs quoi. Tu dévies l'analyse politique de l'oppression structurelle, ou tu t'en sers pour te disculper, « justement, c'est pas moi, c'est structurel ». Bref, t'as des tours de passe-passe qui permettent que finalement tu sauves la mise de ce que tu es là-dedans. Et finalement, le moment où tu dois rendre compte aux autres dominés de ta réflexion sur la domination, c'est pas sur que ça se passe forcément bien. Donc effectivement, on est pris en étau entre deux questionnements sur des dérives sans qu'on ait, pour le moment, réussi à trouver une recette magique qui fonctionne par rapport à ça. L'autre dérive, c'est le risque de glisser dans des dynamiques de déconstruction individuelle en mode psychologisant et qu'on abandonne le terrain de l'analyse structurelle

1. Manières de penser, de parler, corporellement, préférences politiques, habitudes militantes, manière de s'organiser et d'agir propre à chaque classe ou groupe sociale.

de l'oppression. Parce qu'il ya aussi une tendance qui risque d'aboutir à ça, à de la dépolitisation de la lutte et de l'oppression.

SAÏD : Il y a encore une autre dimension sur la non-mixité, c'est la question de la mixité de classe au sein des organisations. Au Front Uni c'est une de nos épreuves, d'ailleurs l'avenir du Front Uni dépendra de la capacité à résoudre cette question. Parce que sur les autres aspects on a quand même une première expérience, toute bricolée et avec des échecs mais voilà, on a quand même cette expérience. Sur la mixité de classe, elle est posée et elle est complexe. Parce que les modes de participation au débat, les habitudes etc., ne sont pas du tout les mêmes. Et qu'il est pas du tout certain, si on n'avance pas là-dessus, qu'on puisse avoir à la fois des militants qui viennent de la petite bourgeoisie avec un langage intellectuel, un vocabulaire, des manières de faire, et des membres des classes populaires. Alors, quand je dis classes populaires, c'est pas seulement d'origine, c'est aussi en termes de situation. Mais ça s'exprime dans la manière de parler, dans la manière de se mettre en colère, dans la manière d'assommer les gens avec un certain vocabulaire. Par exemple le terme « racisé » : je me souviendrai toujours de cette réunion où un camarade est intervenu en disant « mais c'est quoi ça ? pourquoi vous parlez pas de noirs et arabes ? » Et effectivement, ça nous interroge sur ce rapport à la conceptualisation, qui coupe du réel. Parce qu'après

tout qu'est-ce que le terme « racisé » apporte de plus que « noirs et arabes »? Alors, bien sûr, pas dans un livre mais quand on veut parler d'une réalité. Lui, il parlait de ce qu'il ressentait de « racisé » dans la société française d'aujourd'hui par rapport à sa vie, et il disait « c'est les noirs et les arabes ». Effectivement, c'est quoi ce vocabulaire de sécession que le monde militant a ? Et quand je dis ça, je parle de nous aussi.

SUR LA QUESTION DU TRAVAIL SUR LES OPPRESSIONS, J'AI L'IMPRESION QU'IL Y A AUSSI CELLE DU TRAVAIL ÉMOTIONNEL. IL EST CLAIR QUE ÇA N'EST PAS AUX OPPRIMÉES DE FAIRE LE TRAVAIL QUI CONSISTE À ACCOMPAGNER LES DOMINANTES DANS LEUR PROCESSUS DE DÉCONSTRUCTION. DANS LE MÊME TEMPS, ET C'EST LÀ QU'INTERVIENT POUR MOI L'IDÉE DE COMMUNAUTÉ POLITIQUE, DANS UN COLLECTIF OU DANS UN ESPACE DE LUTTE DONNÉ, QUELQUE PART ON S'EST CHOISIES LES UNES LES AUTRES COMME COMMUNAUTÉ ET DONC ÇA IMPLIQUE QU'ON S'ABORDE, DANS CES DYNAMIQUES SOUVENT COMPLEXES, AVEC PLUS D'ATTENTION, AVEC PLUS QU'ON LE FERAIT AVEC N'IMPORTE QUI EN DEHORS DE CET ESPACE PRIVILÉGIÉ. EST-CE QU'IL Y A, AU SEIN DU FRONT UNI UNE FORME DE FORMALISATION AU SUJET DE LA FAÇON DONT

2

VOUS VOUS TRAITEZ LES UN·ES LES AUTRES ?

SAÏD : Je souris, parce que c'est là où on en est dans le collectif du Nord, et qu'on aura sans doute à poser au niveau national. La dernière réunion a débouché sur le principe d'un séminaire de travail dans lequel on allait réfléchir justement à ce que sont nos rapports, quels types de rapports sociaux nous avons, mais dans le plus concret possible, y compris dans la façon de se parler, la manière de s'aborder, la manière de résoudre les divergences et les conflits, et ça c'est tout chaud, c'était il y a deux jours. Donc on a un séminaire bientôt où ces questions seront posées, avec tout un débat qu'on a autour du concept - nous, on n'a pas parlé de communauté politique, on a parlé de famille politique. C'est rigolo, parce que c'est remis en cause au sein du Front Uni aussi, en disant attention le terme « famille » va renvoyer à certains rapports qui ne sont pas forcément les mêmes. D'autres le revendiquent justement pour dire que la famille c'est aussi un espace dans lequel le mode d'être n'est pas forcément le même qu'à l'extérieur. En tout cas, il y a tout un débat sur le bon terme, et quel type de rapports entre nous. Donc ça, c'est pas réglé mais c'est posé.

JESSY : Il faut aussi dire qu'au Front Uni, on a souvent des personnes qui subissent des oppressions dans leurs vies, que ça fabrique des attentes et des besoins de sécurité, ou des susceptibilités qui sont en

lien avec ce qu'on est. Il y a aussi un côté insupportable dans le vocabulaire intellectuel de l'intersectionnalité... à un moment donné, objectivement, il y a aussi des hommes et des femmes qui s'en prennent plein la gueule et qui se mettent debout pour avoir un peu d'air, trouver un endroit où respirer, etc. Attention, je suis pas du tout train de dire que ça, ça doit légitimer le fait de pas travailler sur nos oppressions, mais du coup on n'est pas égaux dans la capacité à se faire renvoyer certaines choses dans la gueule, c'est pas un travail intellectuel et politique qui est accessible à tout le monde. Faut aussi avoir certains privilèges pour être justement capable de déconstruire ses privilèges, pour pouvoir te remettre en cause quand tu es dominant, alors que pour l'instant tu t'en es pris plein la gueule sur ton aspect dominé. Tu vois un peu l'espèce de tension ? Et là, il y a quelque chose qui est de l'ordre d'un chemin de la colère ou d'un chemin de l'émancipation, qui doit se tracer spécifiquement quand il concerne les gens qui sont issus de milieux populaires, ou en tout cas qui ne sont pas familiers avec le jargon de la sociologie, ni avec le jargon de la déconstruction militante. Comment on fait pour à la fois ne pas reproduire de la violence classe/race/sexe entre nous, et en même temps situer les chemins de l'émancipation de chaque personne comme s'inscrivant dans un contexte et dans une trajectoire spécifique ? Et là, on est vraiment dans un étau là-dessus, ça serait plus simple si on était davantage privilégiés sur

3

chacune des trois dominations dans le Front Uni pour pouvoir prétendre lutter contre la domination classe/race/sexe. Dans la mesure où il y a des gens qui sont plus ou moins abimés sur une des dominations, on manque aussi de cousins de privilèges pour pouvoir avancer sur ce travail-là tranquillement. Dans les quartiers populaires, c'est aussi des mouvements qui sont désertés par toute une partie de la gauche ou de l'extrême gauche, en tout cas de ceux qui sont censés faire le travail sur les émancipations, il y a donc toute une partie des réflexions sur ce travail-là qui est peu faite ou qui n'est plus faite. Ou en tout cas dans le discours qui est employé, le langage ne correspond pas du tout au langage populaire, y compris parfois avec des postures ou des manières d'attaquer qui vont être universitaires. Et là, on a un vrai problème qui est que nos propres chemins de lutte et d'émancipation se sont pas faits avec les outils des nôtres. Quand on est issu de quartiers ou issus de l'immigration, nos chemins mêmes pour nommer le racisme viennent parfois de la petite bourgeoisie intellectuelle, quelle soit issue de cette histoire-là ou pas. Mais du coup, c'est un vocabulaire de classe, ce sont des outils de lutte qui sont marqués socialement. Sait le disait tout à l'heure : nos manières de faire les réunions par exemple, faire des réunions comme on les fait chez les militants, c'est des modes d'assemblée qui ne sont pas du tout neutres en termes de culture de classe. On a été coupés de nos héritages populaires historiques